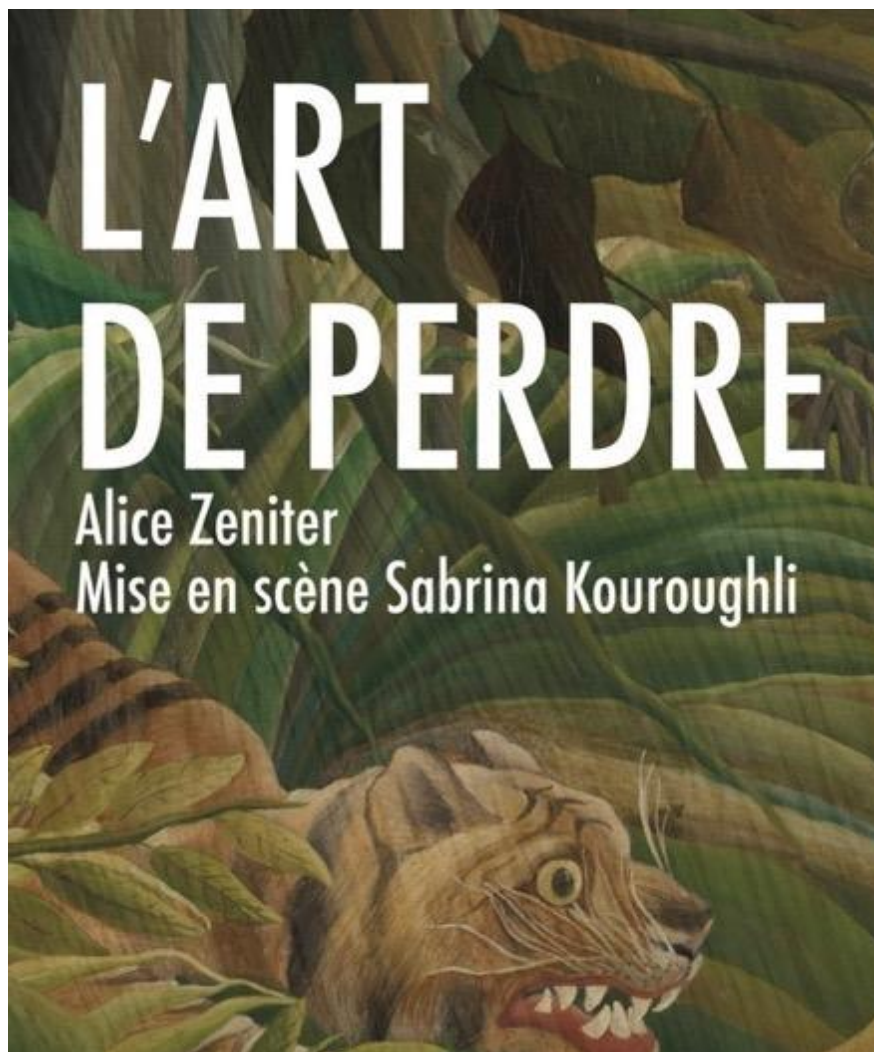




Création en juillet 2022 au 11•Avignon

Tournée 2023/2024 : 20/11/22 Confluences- Lettres d'Automne Montauban (82); 06-30/09/23 au Théâtre de Belleville (75); 13/10/23 Centre Culturel Boris Vian - Les Ulis (91); 20/10/23 Mémorial de la Guerre d'Algérie-Hauts lieux de la mémoire nationale en Île-de-France (75) 17-18/10/23 au Théâtre Jean Vilar - Suresnes (92); 30/11/23 à l'ABC Dijon (21); 05/12/23 Communauté d'Agglomération Mont-Saint-Michel Normandie (50); 12/12/23 au Théâtre du Pilier- Belfort (90); 25/01/24 au 09/02/24 au Théâtre Gérard Philipe-Centre Dramatique National de St-Denis (93); 9-10/04/24 Le Moulin du Roc- Scène nationale de Niort (79); 13/04/24 au Théâtre de Grasse- scène conventionnée d'intérêt national (06); 16/04/24 Théâtre de l'Olivier à Istres - Scènes et Cités (13); 19/04/24 au Théâtre de Hyères(06)

L'art de perdre

(comment faire ressurgir un pays du silence ?)

ALICE ZENITER - SABRINA KOUROUGHLI

D'après l'Art de perdre, roman publié aux *Éditions Flammarion*.

Texte **Alice Zeniter**

Mise en scène et adaptation **Sabrina Kouroughli**

Collaboration artistique **Gaëtan Vassart**

Dramaturgie **Marion Stoufflet**

Son **Christophe Séchet**

Regard complice **Magaly Godenaire**

avec **Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli, Issam Rachyq-Ahrad**

Naïma travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc : cela la renvoie à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père, et à la honte de son grand-père harki. A travers la relation qui lie Naïma à sa grand-mère, la gardienne du temple, elle reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire ! Non sans humour, les anecdotes familiales se succèdent et permettent à Naïma de se sentir apaisée.



- Spectacle adapté aux salles de théâtre, aux salles de classe, foyer d'un lycée, et destiné aux adolescents **dès 15 ans**.

Création au 11•Avignon en juillet 2022

Durée 1h10

Compagnie La Ronde de Nuit

19 rue de Moscou, 75008 Paris | www.larondedenuit.fr

Contact: Gaëtan Vassart | gaetan@larondedenuit.fr

Production Compagnie La Ronde de Nuit
Coproduction Théâtre Gérard Philipe-
CDN de Saint-Denis; **avec l'aide** au projet
de la DRAC Île-de-France, Ministère de la
Culture, de la Spedidam ; **avec le soutien**
du CENTQUATRE-PARIS, et au Carreau
du Temple-Paris.



NOTE D'INTENTION

J'ai rencontré Alice Zeniter au Collège de France, où elle assistait le metteur en scène Jacques Nichet avec qui je travaillais en tant que comédienne. Fraîchement diplômée de l'ENS, Alice Zeniter et moi avons un point commun, elle préparait une thèse sur Martin Crimp et de mon côté, je venais d'interpréter le personnage d'Anna dans *Atteintes à sa vie* du dramaturge britannique, une pièce sur la quête d'identité, dans une mise en scène de Joël Jouanneau, mon professeur au Conservatoire.

L'art de perdre débute comme un conte et se transforme en saga historique. La narratrice, Naïma, 30 ans, petite-fille de harki, part à la recherche de ses origines et entreprend un voyage en Algérie sur la trace de ses ancêtres. C'est une quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille.

Alors que nous fêtons en 2022 l'anniversaire des 60 ans de l'Indépendance de la Guerre d'Algérie, comment comprendre cet événement et l'immigration qui a suivi ? Comment faire entendre la tragédie de ces sacrifiés de l'Histoire ?

Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants quittent l'Algérie à l'été 62.

L'art de perdre pose la question de la transmission : que veut dire transmettre un pays, une culture, une langue, une histoire ou même des silences ? Les personnages représentent trois générations : celle de nos grands-parents, de nos parents et la nôtre.

Avec Alice Zeniter, nous nous sommes rendus compte que nous avons un autre point commun: sa grand-mère kabyle et la mienne sont analphabètes, parlent à peine français, tandis que nous, les « petites-filles », sommes le fruit de l'école de la République. Avec la dramaturge Marion Stoufflet, nous avons compris que le cœur de notre spectacle se raconterait à travers la relation intime de Naïma et sa grand-mère. Naïma va briser la loi du silence d'une génération qui avait choisi, malgré elle, de ne pas nommer l'innommable.

"Au-delà de la guerre d'Algérie, c'est avant tout un roman sur l'exil" selon Alice Zeniter. L'autrice s'est lancée dans cette entreprise au moment où elle a réalisé le parallèle avec la situation actuelle des migrants. Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes.

Cette adaptation du roman au théâtre nous paraît essentielle pour comprendre aujourd'hui comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, désir d'un avenir meilleur, autant de déracinés qui fuient la Syrie, l'Afghanistan, l'Érythrée, ou l'Ukraine.

• **Sabrina Kouroughli**



"Il n'est pas de famille qui ne soit le lieu d'un conflit de civilisations. »

Pierre BOURDIEU, Algérie 62

L'ADAPTATION

Nous proposons dans cette adaptation, Naïma reconstitue le puzzle de sa famille devant sa grand-mère Yema, et son grand-père Ali. Elle fait revivre le moment où sa famille pose le pied en France, un récit familial où elle réalise qu'elle est en face « *d'une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ».

Attentats de Paris. Naïma travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc : cela la renvoie à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père, et à la honte de son grand père harki.

A travers la relation qui lie Naïma à sa grand-mère, la gardienne du temple, elle retrace le parcours de la famille. Non sans humour, les anecdotes familiales se succèdent et permettront à Naïma de se sentir apaisée.



La présence d'Ali, le grand-père qui surgit du plateau pour raviver la mémoire du passé. A travers son intervention Naïma fait revivre le départ forcé du grand-père direction les camps dans le sud de la France ; sa vie dans un HLM en Normandie avec sa famille, sa difficile intégration par son statut d'harki. **Nous avons choisi de nous concentrer le plus possible autour des scènes de la cellule familiale,** la deuxième et la troisième partie du roman. La partie intime du roman et non la partie historique. Ce qui permet de ne pas prendre en charge uniquement la grande Histoire mais aussi la petite : celle d'une famille.

En tentant une irruption du réel pour tenter de rendre visible l'expérience des « oubliés », qui sont aussi des « dominés », cette intrusion de la figure du grand-père Ali intervient une trentaine de minutes avant la fin du spectacle, tel un fantôme pour mieux comprendre la trajectoire de la famille Zekkar.

Il s'agit aussi d'un portrait, celui d'une femme d'aujourd'hui, Naïma, alias la narratrice alias Alice Zeniter alias Sabrina Kouroughli, qui part à la recherche de sa famille, de son pays d'origine. Autant de mises en abymes, de dédoublements dans le labyrinthe d'une quête d'identité.

C'est l'histoire de Naïma qui va rompre les chaînes du silence !



Sabrina Kouroughli au 11 • Avignon



Issam Rachyq-Ahrad, Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout

L'ESPACE



Une table formica et un olivier

La « cuisine » est un lieu propice au dialogue, au partage, lieu de rencontre entre les différents membres d'une famille. Autour du repas, se disent et se racontent les traditions, les usages, les souvenirs... La cuisine des années 70, en Normandie, est restée intacte, comme si l'Histoire s'était arrêtée, à l'image de la famille de Naïma, murée dans le silence et isolée dans la solitude de l'arrachement au pays natal.

Pour tout décor, une table Formica, où la grand-mère brode près d'une assiette de makrouds et d'un verre de thé. Le grand-père, assis sur sa valise près à revivre le départ pour la France en 1962. Direction les camps pour les harkis.

Naïma, la petite fille, entourée de livres, de documents historiques, enquête et consigne des notes autour de son histoire familiale. Des instantanés vont ressurgir. Dans la position du rêveur, Naïma fera revivre des éclats, des réminiscences du passé en présence des fantômes de la grand-mère et du grand-père.

Entre les livres de Naïma, un olivier est posé en référence au grand-père ayant fait fortune dans l'huile d'olive. Cet arbre est le symbole de vie, de force, de résilience, de fertilité et d'éternité; ou encore la carte de l'Algérie que Naïma étudie afin de préparer son voyage, comme ultime réponse à ses questions : « Peut-on remplacer un pays perdu par un pays réel ? »



ACTIONS ARTISTIQUES



En lien avec le spectacle, nous mènerons des ateliers avec un groupe de collégiens/lycéens volontaires/ amateurs dans chaque ville où le spectacle sera accueilli.

Sur base d'une série d'entretiens, les jeunes adolescents évoqueront leur rapport à l'exil. « Vos parents, vos grands-parents ont-ils quitter leur pays d'origine ? Racontez-nous ! » En menant leur enquête auprès de leur famille, les jeunes nous projettent dans une relation apaisée au passé. Ils sont la génération du dépassement, cette démarche artistique leur donne la parole.

De plus, dans le cadre d'interventions artistiques, nous proposons un atelier de jeu et nous réalisons un court-métrage où les élèves incarnent des personnages historiques de 1954 à 1962 avec en toile de fond la Guerre d'Algérie. Ils interpréteront de multiples figures : le Caïd du village qui tente d'empêcher les villageois d'adhérer au FLN , l'adolescent révolutionnaire Youcef Tadjer ; le lieutenant des montagnes qu'on nomme "le Loup de Tablat" partisan du FLN en pleine propagande pour prendre le maquis ; Ali le grand-père de Naïma, perdu et en danger de mort avec sa famille, ou encore un cercle d'anciens Combattants qui débattent de la politique de leur pays.

Ce projet – en partenariat avec le lieu qui nous accueille– s'articule autour de 3 temps forts sur une durée de 2 fois 3 heures.

1-Un travail sous forme d'un atelier de pratique théâtrale avec des exercices d'improvisations autour des thématiques du roman.

2-Tournage des séquences en milieu réel dans le lycée : bibliothèque, infirmerie, cafétéria, parc, autant de lieux à imaginer pour servir la narration en mêlant « réel et fiction ».

3-Enregistrements d'une série d'entretiens sur les témoignages du rapport à l'exil.



LIENS VIDEOS :

Parlez-moi de l'exil ! » Paroles d'adolescents issues d'un atelier mené au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis avec le groupe « Candides »
<https://youtu.be/90T19hyB63o>

Kabylie 54 : Improvisations filmées autour des personnages historiques du roman:
<https://youtu.be/-P7Cr-lfwXs>

Film réalisé au Lycée Charles de Foucauld 75018 Paris
<https://youtu.be/M3njyf9kRGw>
https://www.youtube.com/watch?v=a2_X3qmP9EA



Outgrowth Thomas Hischhorn (né en 1957), Centre Pompidou .

Ce tableau fait partie d'une série d'installations murales alignant sur des étagères des mappemondes « contaminées » par des excroissances. Ces protubérances, réalisées en scotch marron, renvoient aux multiples situations dramatiques de guerre et de violence de l'actualité.

Références bibliographiques:

- « *Une mémoire Algérienne* » de Benjamin Stora Robert (Éditions Laffont)
- « *Caché* », film de Mickael Haneke
- Documentaire : « *En guerre(s) pour l'Algérie* » Arte, Rafael Lewandowski
- « *Les jeunes et la guerre d'Algérie* », Paul Max Maurin (Éditions PUF « Sauce algérienne ») /Podcast France culture
- « *L'Étranger* » Albert Camus
- Le chanteur Idir /Vava Inouva
- Exposition Photographie : *Raymond Depardon/ Kamel Daoud*
- « *Son œil dans ma main Algérie 1961-2019* » Institut du Monde Arabe.

LA GUERRE D'ALGÉRIE

Le 1^{er} novembre 1954, les différentes tendances du nationalisme algérien, unifiées dans le nouveau Front de libération nationale (F.L.N.), déclenchent une insurrection armée contre la France, métropole de l'Algérie depuis 1830. La révolte prend vite de l'ampleur et, de janvier à septembre 1957, la « bataille d'Alger » sème la panique parmi les colons. Le 13 mai 1958, ceux-ci se révoltent à leur tour contre le gouvernement de la IV^e République, contribuant à la chute de celle-ci et à l'avènement d'une V^e République dirigée par le général de Gaulle, qui revient ainsi au pouvoir. La lutte algérienne s'intensifie alors, le F.L.N. refusant à l'automne de 1958 la « paix des braves » proposée par de Gaulle. Ce dernier, qui avait d'abord suscité les espoirs des colons, reconnaît finalement, le 16 septembre 1959, le droit à l'autodétermination du peuple algérien, ce qui est perçu par certains Français comme une trahison. La création de l'Organisation de l'Armée Secrète (O.A.S.) ou la tentative de putsch des généraux algériens, en 1961, témoigne de cette rancœur. Mais, en mars 1962, après huit ans de guerre, les accords d'Évian donnent l'indépendance à l'Algérie, ce que le peuple français ratifie, quelques mois plus tard par référendum.

« *Les conditions ne sont pas encore venues pour des visites de harkis. C'est exactement comme si on demandait à un Français de la Résistance de toucher la main à un collabo.* »

ABDELAZIZ BOUTEFLIKA, président algérien 14 Juin 2000.

« L'Algérie de papa est morte »

CHARLES DE GAULLE

Les harkis arrivent au camp de Rivesaltes

L'histoire de ce siècle traverse encore Rivesaltes. Avec la guerre d'Algérie, le camp accueille nombre de soldats du contingent avant leur embarquement à Port-Vendres. On pense même qu'il y eut quelques prisonniers FLN. Mais surtout, après les accords d'Evian du 19 mars 1962, des compagnies de supplétifs militaires algériens - Harka - sont rapatriées en métropole et cantonnées avec leur famille dans plusieurs îlots du camp. Ils séjourneront là jusqu'en 1964 avant d'être relogés. Considérés comme des "traîtres" par leurs compatriotes, ces militaires maghrébins au service de la France sont contraints à l'exil pour éviter les représailles qui ne manqueraient pas de s'abattre sur eux en Algérie s'ils restaient ; seulement quelques dizaines de milliers furent évacués vers le continent. Les autres, abandonnés à leur sort sont exécutés avec leur famille. Le chiffre de ces victimes est aujourd'hui difficile à établir ; probablement près de 200 000 personnes furent tuées. Les réfugiés arrivent au camp Joffre à la fin de l'été 1962. Les baraques ne suffisant pas à loger tout le monde, des tentes militaires sont installées pour pallier le manque de logements. (...) A ces difficultés matérielles s'ajoutent la détresse morale et la douleur de l'exil

*« Quand il fut de retour enfin,
Dans sa patrie, le sage Ulysse
Son vieux chien de lui se souvint
Près d'un tapis de haute lisse, Sa
femme attendait qu'il revînt »*

*GUILLAUME APOLLINAIRE, La
Chanson du mal-aimé.*



RÉSIDENCES DE RECHERCHE

- AU CENTQUATRE-PARIS DU 2 AU 9 FEVRIER 2020.
- AU TGP- CDN DE SAINT-DENIS DU 23 AU 28 NOVEMBRE 2020
- AU CENTQUATRE-PARIS DU 11 AU 17 JANVIER 2021
- AU CARREAU DU TEMPLE DU 15 AU 19 MARS 2021
- AU CENTQUATRE-PARIS du 13 au 17 JUIN 2022
- AU CARREAU DU TEMPLE DU 19 AU 25 JUIN 2022

BIOGRAPHIES

Alice Zeniter- Autrice

Née en 1986, Alice Zeniter est une écrivaine française. Ancienne élève de l'École Normale Supérieure, elle a vécu en Hongrie où elle a enseigné le français. Elle est l'auteure de cinq romans, tous récompensés. *L'Art de perdre*, retrace l'histoire d'une famille sur trois générations, à travers l'Algérie et la France. Il a été récompensé du Prix Goncourt des lycéens, du Prix littéraire Le Monde, du Prix du Livre Inter, entre autres. Alice Zeniter est par ailleurs, scénariste, réalisatrice et dramaturge. Elle a écrit et joué "Une fille sans histoire" au Théâtre du Rond-Point et en tournée. En 2022, elle publie *Toute une moitié du monde* aux Éditions Flammarion.

Bibliographie :

-2020 Comme un empire dans un empire (Flammarion)

L'Art de perdre (Flammarion, 2017, 512 p.)

> Prix Goncourt des lycéens 2017

> Prix littéraire du Monde 2017

> Prix Landerneau des lecteurs 2017 > Prix des libraires de Nancy

Juste avant l'oubli (Flammarion, 2015, 288 p.) > Prix Renaudot des lycéens 2015

> Prix de Trouville 2016

Sombre Dimanche (Albin Michel, 2013, 288 p.)

> Prix de la Closerie des Lilas 2013 > Prix du Livre Inter 2013

> Prix des lecteurs de l'Express 2013

Jusque dans nos bras (Albin Michel, 2010, 240 p.) > Prix littéraire de la Porte Dorée 2010

> Prix littéraire Laurence Trân 2011

Deux moins un égal zéro (Éditions du Petit Véhicule, coll. «Plaine Page», 2003).

Sabrina Kouroughli – Metteuse en scène et interprète Naïma, la petite-fille



Diplômée du CNSAD en 2004 (classes de Joël Jouanneau, Éric Ruf et Gérard Desarthe) après des études au conservatoire de Danse de Lyon. Elle travaille sous la direction de Joël Jouanneau (*J'étais dans ma maison et j'attendais que la pluie vienne* de Jean-Luc Lagarce à la Cité Internationale (Festival d'Automne), spectacle pour lequel elle obtient la nomination Révélation meilleure comédienne aux Molières 2005; *Atteintes à sa vie* de Martin Crimp (Cité Internationale, Festival d'automne); *Le Marin d'eau douce* de Joël Jouanneau; *Sous l'œil d'Œdipe d'après Sophocle* au Festival d'Avignon,) Jean Louis Martinelli

(*Kliniken* de Lars Norén), Philippe Adrien (*Meurtres de la princesse juive* d'Armando Llamas), Jacques Nichet (*Faut pas payer* de Dario Fo; *Le Commencement du Bonheur* de Giacomo Leopardi aux Amandiers; *Variation sur le temps* au Collège de France), Gilberte Tsai (*Le gai savoir* d'après Duras), Pauline Bureau (*Le songe d'une nuit d'été*), Jacques Vincey (*Jours Souterrains* de A. Lygre,), Bernard Sobel (*L'homme inutile* d'Olecha à La Colline), Christophe Rauck (*Les serments indiscrets* de Marivaux au TGP), Gaëtan Vassart (*Anna Karénine-Les bals où on s'amuse n'existent plus pour moi* d'après Tolstoï; *Mademoiselle Julie* d'après Strindberg, *Bérénice* de Racine à la Manufacture d'Ivry). Professeur d'art dramatique, Sabrina Kouroughli intervient régulièrement en classes de Première et Terminale, Option théâtre, au Lycée René Cassin d'Arpajon, en ateliers de mise en scène, d'écriture et de jeu à la Comédie de Picardie, à la Royale Académie Internationale d'Été de Wallonie, Belgique; à l'école Florent. Actuellement, elle travaille en collaboration avec le TGP-Saint-Denis dans des classes de seconde et première au lycée Gustave Monod à Saint Gratien. Sabrina Kouroughli écrit en 2012 "Retours en loge", texte dramatique qui reçoit les Encouragements du Centre National du Théâtre, et mis en espace à la Comédie de Picardie après sélection par le Comité de lecture du théâtre.

Metteuse en scène, Sabrina Kouroughli signe la dramaturgie ou la collaboration à la mise en scène de Jacques Nichet dans *Braises et cendres* d'après Blaise Cendrars, création à la Scène Nationale d'Albi; *Compagnie* de Beckett créé au Théâtre National de Toulouse, *Anna Karénine - Les bals où on s'amuse n'existent plus pour moi* d'après Tolstoï mis en scène de Gaëtan Vassart, et *Mademoiselle Julie*. En 2019, Sabrina Kouroughli met en scène avec Gaëtan Vassart *Bérénice* de Racine à la Manufacture des Oeillets, Théâtre des Quartiers d'Ivry, CDN du Val-de-Marne. En 2019, Sabrina Kouroughli est présélectionnée avec Gaëtan Vassart à la direction du CDN du Quai d'Angers, aux côtés de Thomas Jolly, Roland Auzet et Renaud Herbin. En Juillet 2022, elle met en scène « L'Art de perdre », adaptation du roman d'Alice Zeniter au 11-Avignon, avec le soutien du TGP-CDN de Saint-Denis. Le spectacle rencontre un succès public et critique.

Fatima Aibout – Interprète/ Yema, la grand-mère



Elle acquiert les bases de son métier à Strasbourg au sein d'une troupe composée de danseurs et de comédiens dirigée par Cary RICK (metteur en scène, chorégraphe, danseur). Dans le cadre de cette compagnie et durant 5 ans elle se forme au chant, à la danse, à la comédie et joue dans les créations de la compagnie.

Au fil des rencontres elle joue entre autres sous la direction de Gabriel Garran, Jean-Louis Jacopin, Silviu PURCARETE, Antoine BOURSEILLER, Lionel PARLIER, Agnès RENAUD, Jean Marie LEJUDE, René LOYON, Laurence CAMPET, Anthony THIBAUT, Nasser DJEMAÏ...

Elle interprète des textes et des pièces de Bertolt BRECHT, Jasmine DUBE, David STOREY, ESCHYLE, Athol FUGARD, Slimane BENAÏSSA, Anton TCHEKHOV, Maïssa BEY, Carlos LISCANO, HOMÈRE, Marguerite DURAS, Gwendoline SOUBLIN....

Pendant 4 années elle rejoint la Compagnie ZINGARO dirigée par BARTABAS, elle joue et chante dans le spectacle «Opéra Equestre» et dans le film MAZEPPA.

Elle collabore à la mise en scène de créations mêlant récits et musiques proposées par Didier KOWARSKY, Pepito MATEO, Hassane KOUYATE...

Elle joue pour la télévision et le cinéma sous la direction de Sou ABADI, Fabrice CAZENEUVE, Eric ROCHANT, Gilles BANNIER, Philippe VENAULT, Patrice MARTINEAU, Philippe LACÔTE et Delphine JAQUET, Frédéric KRIVINE, BARTABAS.

Issam Rachyq Ahrad

Interprète/Le grand-père, l'exilé Ali



Diplômé du Conservatoire National de Bordeaux et de l'École Régionale d'Acteurs de Cannes, il commence sa carrière théâtrale sous la direction de Nadia Vonderheyden et de Catherine Marnas. Il joue par la suite dans les créations J'ai 20 ans qu'est ce qui m'attend ? de Cécile Backès, Illuminations de Ahmed Madani, Ô vous frères humains d'Alain Timar. Au cinéma, il tourne dans Tout simplement, première fiction interactive d'Alexandre Lutz et dans

les courts métrages de Géraud Pineau et Mohammed El Kathib, à la télévision, dans les fictions 8 et des poussières de Laurent Teyssier et Autopsie d'un mariage blanc réalisée par Sébastien Grall. Il mène en parallèle de sa carrière de comédien des activités de pédagogue auprès des plus jeunes. Récemment, il a joué dans *Vertiges* de Nasser Djemaï au Théâtre de la Colline.

Gaëtan Vassart – Collaboration artistique

Diplômée du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 2004 (classes de Joël Jouanneau, Philippe Adrien et Gérard Desarthe) après l'**INSAS (Bruxelles) et la classe libre à l'École Florent**. Obtention d'un Bac Scientifique au lycée Daschbeck, Bruxelles. Gaëtan Vassart **joue régulièrement sous la direction de Bernard Sobel** (*Dons, mécènes et adorateurs* d'Ostrovski au T2G; *Le mendiant ou la mort de Zand* de Iouri Olecha à la Colline; *Amphitryon* de Kleist à la MC93; *La pierre* de Mayenburg à la Colline; *Hannibal* de Grabbe au T2G). Il joue sous la direction de Philippe Adrien (*Yvonne, princesse de Bourgogne*; *Meurtres de la Princesse juive d'Armando Llamas*), Michel Didym (*Poeub* de Serge Valetti à la Colline), Joël Jouanneau (*Préparatifs d'immortalité* de Handke au Théâtre Ouvert), Pauline Bureau (*Songe d'une nuit d'été*), Gérard Desarthe (*Hôtel Fragments* d'après Ivanov de Tchekhov), Sarah Capony (*Femme de chambre* de Markus Orth), Fida Mohissen (*Le Roi, c'est le roi* de Saad Allah Wanouss), Marc Feld (*La Comédie des erreurs* de Shakespeare au Théâtre national de Chaillot), Brigitte Jacques (*Pseudolus* de Plaute à l'Auditorium du Louvre) et Yves Beaunesne (*Le Cid* de Corneille). Auteur de chansons, il écrit paroles et musiques de trois albums et se produit dans diverses salles (Francofolies de Spa, 1ère partie à l'Olympia, Les Trois Baudets...). Auteur de théâtre, il écrit et met en scène : *Toni M.* (texte qui reçoit l'Aide à la création du Centre national du Théâtre en 2011, en résidence à la Chartreuse, créé au Théâtre des Halles, *Festival d'Avignon*); *Peau d'Ourse* d'après le conte italien du *Pentamerone*, à la Maison de Radio France avec Anne Alvaro. En 2015, il adapte *Anna Karénine - les bals où on s'amuse n'existent plus pour moi*, d'après Tolstoï, au Théâtre de la Tempête en 2016 avec notamment Golshifteh Farahani . **En 2019, il met en scène avec Sabrina Kouroughli Bérénice de Racine au Théâtre des Quartiers d'Ivry, Centre dramatique national du Val-de-Marne** avec Valérie Dréville dans le rôle de Bérénice puis en tournée. La même année, il met en scène *Petit frère* d'Aïda Garvarentz au Grand Théâtre de la Ville du Luxembourg. En 2019, Gaëtan Vassart et Sabrina Kouroughli sont présélectionnés à la direction du CDN du Quai d'Angers, aux côtés de Thomas Jolly, Roland Auzet et Renaud Herbin.

Marion Stoufflet- Dramaturge

Après des études de philosophie, d'anglais et d'études théâtrales à l'Université de Paris X-Nanterre, et de dramaturgie à l'école du TNS, elle travaille comme dramaturge aux côtés de Jean-François Peyret, Émilie Rousset, Ludovic Lagarde et Guillaume Vincent, avec qui elle fonde la Cie MidiMinuit en 2002 et poursuit un compagnonnage étroit, travaillant sur la plupart de ses spectacles. Depuis 2006, elle accompagne les projets de Ludovic Lagarde : *Richard III* de Peter Verhelst, *Un mage en été* d'Olivier Cadiot, *Lear is in town* d'après Shakespeare, ou *L'Avare* de Molière. Elle travaille avec ce dernier sur des opéras de Pascal Dusapin et de Wolfgang Mitterer. Elle fait partie du Collectif de la Comédie de Reims depuis 2008, travaillant aussi bien sur les spectacles qu'à la programmation. Marion Stoufflet a fait partie de différents comités de lecture, (Théâtre National de Strasbourg, du Théâtre du Rond-Point et de la Comédie-Française). Elle a aussi enseigné à l'université d'Evry, à l'École Supérieure d'Études Cinématographiques (Paris 12) et à l'Institut International de la Marionnette de Charleville-Mézières.

Magaly Godenaire – Regard complice

Formée par Laurence Renn et Michel Granval, elle travaille avec Marc Bouchard, Emmanuelle Bougerol, Laurent Lebras, Tatiana Stepantchenko et intègre le collectif IN Vitro de Julie Deliquet. Depuis 2014, elle a collaboré été joué dans "Yvonne" d'après « Yvonne, Princesse de Bourgogne » de Witold Gombrovitz et « Vania, une même nuit nous attend tous » d'après Tchekhov, créés au 11- Avignon.

En 2015, elle intègre le Collectif In Vitro dirigé par Julie Deliquet pour la création « Catherine et Christian » au TGP - Théâtre Gérard Philipe et en tournée en 2016. En tant qu'artiste associée au Théâtre de Lorient, elle réalise un film « Candides, la vie est un songe » avec 13 adolescents et sera dans « Série noire », polar immersif dans le port de pêche. Elle tient le rôle principal dans « Violetta », court-métrage réalisé par Julie Deliquet. En 2018, elle interprète Anna Petrovna dans « Mélancolie(s) » d'après Ivanov de Tchekhov, mise en scène de Julie Deliquet, au théâtre de la Bastille et en tournée. Au cinéma, elle travaille sous la direction d'Alain Resnais dans les « Les Herbes folles » et Christian Vincent dans « L'hermine » et « Les complices ».

La compagnie LA RONDE NUIT

Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart défendent avec la compagnie La Ronde de Nuit, l'idée d'un théâtre de service public. Entre classiques revisités et écriture contemporaine, spectacles adultes ou jeune public, mêlant parfois musique et danse, ils pensent et mettent en scène leurs créations en binôme.

Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart se rencontrent sur les bancs du CNSAD en 2001, et créent ensemble en 2014 la Compagnie « La Ronde de Nuit ».

En 2014, Gaëtan Vassart reçoit l'aide à la **création du Centre National du Théâtre** pour son texte Toni M. qu'il joue dans la Chapelle Sainte-Claire à Avignon, avec le soutien de Joël Jouanneau et Bernard Sobel. Philippe Adrien l'invite dans la grande salle de la Tempête où Gaëtan Vassart adapte et met en scène le roman de Léon Tolstoï "Anna Karénine - les bals ou on s'amuse n'existent plus pour moi" avec ses camarades du Conservatoire et l'actrice iranienne Golshifteh Farahani.

Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart développent un travail théâtral ayant pour thématique l'exil, l'aspiration à une vie meilleure et l'émancipation au travers de figures féminines marquantes :

Dès 2016, ils proposent une trilogie autour des grandes héroïnes de la littérature en quête d'émancipation et de liberté :

- en 2016, ***Anna Karénine - les bals ou on s'amuse n'existent plus pour moi*** d'après Léon Tolstoï au Théâtre de la Tempête et en tournée ; **Avec l'aide à la production** de la Drac Île-de-France – ministère de la Culture et de la Communication ; avec la participation artistique du Jeune Théâtre national ; l'Adami, la Spedidam, la Mairie de Paris
- en 2018, ***Mademoiselle Julie*** d'Auguste Strindberg, à la Comédie de Picardie à Amiens, en coproduction avec la Scène nationale d'Albi ; **Avec le soutien**

de L'Odéon - Théâtre de l'Europe, La Ménagerie de verre (Studiolab) et le Théâtre13 dans le cadre de résidences de créations

- en 2019, **Bérénice** de Racine au Théâtre des Quartiers d'Ivry, Centre dramatique national du Val-de-Marne, en coproduction avec le Théâtre du jeu de Paume , en résidence au 104-Paris

En 2019, **Petit frère, la grande histoire Aznavour**, d'après Aïda Aznavourian-Garvarantz, avec le soutien des Théâtres de la Ville du Luxembourg.

En 2019, Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart sont **présélectionnés à la direction du CDN du Quai d'Angers**, aux côtés de Thomas Jolly, Roland Auzet et Renaud Herbin.

En parallèle de leurs créations, **Sabrina Kouroughli enseigne** en classes de Première et Terminale, Option théâtre, **au Lycée René Cassin à Arpajon**, en convention triennale avec la DRAC IDF et l'Académie de Versailles **et avec le TGP-CDN de Saint-Denis au Lycée Gustave Monot à Saint-Gratien**. Gaëtan Vassart a enseigné régulièrement à l'Ecole Florent, à la Cité Internationale-Maison André de Gouveia (Maison du Portugal), à la Royale Académie Internationale d'Été de Wallonie, à la City Théâtre de Téhéran, ou encore au Théâtre des Quartiers d'Ivry, centre dramatique national du Val-de-Marne.

En Juillet 2022, Sabrina Kouroughli fait sa 1ère mise en scène avec « *L'Art de perdre - Comment faire ressurgir un pays du silence* », adaptation du roman d'Alice Zeniter au 11-Avignon.

La presse en parle/ Extraits:

LE PARISIEN: Coup de cœur:

«L'Art de perdre » : pari gagnant. Adapter « L'Art de perdre », sommet littéraire de l'année 2017, sacré Goncourt des lycéens, en une pièce de théâtre de moins d'une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d'Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : «Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c'est l'Algérie, d'où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux... — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment. La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c'est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. **Délicat et important.** (Grégory Plouviez), 16 juillet 2022

MEDIAPART :

Sabrina Kouroughli, le pays de l'absence.

"Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d'Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille (...) Une fragilité qu'incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l'incertitude et les hésitations d'une jeune femme en perpétuelle construction (...) Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s'épuisant dans une danse aussi solitaire qu'endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, la « gardienne du temple », est occupée à broder, assise devant la table en formica vintage sur laquelle est posée une assiette de makrouds qu'on imagine faits maison(...) Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toutes les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n'est déjà pas simple d'être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traîtres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s'apparente à une double peine (...) L'humour qui traverse

le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos." (**Guillaume Lasserre**), 1er juillet 2022 [Lien de l'article](#)

LE PARISIEN:

"Une bonne adaptation, c'est s'éloigner du livre (...) Dans son adaptation, Sabrina Kouroughli a rapidement voulu axé sur la transmission entre la grand-mère et la petite-fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l'emmène ailleurs en s'appuyant sur son histoire." (**Alice Zeniter, propos recueillis par Sylvain Merle**) 7 juillet 2022. [Lien de l'article](#)

LA TERRASSE : "Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire!" (**Catherine Robert**) 27 juin 2022 [Lien du portrait](#)

SCENEWEB :

L'Art de perdre ou la recherche de l'Algérie (...) Un spectacle où se raconte la nécessité de la transmission pour construire son identité (...) Brillamment interprétée par Sabrina Kouroughli, elle nous conduit du douloureux abandon forcé de la Kabylie par la famille de Naïma, à la suite de la signature des accords d'Évian, jusqu'en France où, avec d'autres harkis, ces « oubliés » seront parqués pendant des années au camp de Rivesaltes. (**Hanna Bernard**) le 29 juillet 2022 [Lien de l'article](#)

HOTTELLO :

"L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée. La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait. Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi." (**Véronique Hotte**) 28 juin 2022 [Lien de l'article](#)

IO MAGAZINE:

Un regard juste sur notre histoire collective . Sabrina Kouroughli signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantasme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatialise un rituel d'exhumation des mémoires. (**Célia Sadai**) 11 juillet 2022 [lien](#)

LES TROIS COUPS:

Coup de cœur: Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc. (...) Si bien interprétée par Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad, cet art de perdre se cultive au féminin. On commence par les déboires amoureux de Naïma et par ces remarques que font les oncles sur les filles de la famille. Puis, tout du long, on entendra les mots de ces femmes qui payent pour « les conneries des hommes » : la guerre, la fuite... Sabrina Kouroughli brouille délicatement les frontières entre la fiction de départ et la confidence autobiographique. Invités invisibles de la jeune femme qui danse, pense devant lui, nous partageons ses doutes, sa colère. Le portrait est ici tout en subtilités et en nuances. Et le pari paie. La liberté de l'adaptation nous fait redécouvrir le texte. On

l'entend dans sa dimension intime et historique (...) Bref, on a envie de relire le livre! (Laura Plas) 16 juillet 2022 [Lien](#)

CHANTIERS DE CULTURE:

Le silence est roi dans L'art de perdre, petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines, elle décide de partir à la quête de ses racines. Metteuse en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de L'art de perdre, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout. (Yonnel Liegois) 16 juillet 2022 [Lien de l'article`](#)

SCOOPIT:

Un spectacle à ne pas manquer! (**Alain Neddham**)

LES COURRIERS DE L'ATLAS:

Avec Sabrina Kouroughli, le roman d'Alice Zeniter poursuit son existence sur les planches. Porter par trois acteurs seulement, la saga racontant l'histoire d'une famille kabyle sur trois générations fait écho à tous les exils et à tous les déchirements. (**Anaïs Heluin**) le 20 juillet 2022 [Lien de l'article](#)

LES ECHOS DU MARDI

Entre tristesse, colère et excitation, l'enquête se met en place et fait bouger les lignes des trois générations. Les 3 acteurs sont formidables de sobriété, de dignité et de sincérité dans leur jeu. (**Michèle Perin**) le 22 juillet 2022 [Lien de l'article](#)



Critique

Culture & loisirs

«L'Art de perdre», Coup de cœur du Festival Off d'Avignon 2022.



Avec «L'Art de perdre», Sabrina Kouroughli signe une adaptation théâtrale fine et délicate du roman d'Alice Zeniter jouée au 11. Avignon.

Par Sylvain Merle et Grégory Plouviez

Le 16 juillet 2022 à 14h04

«L'Art de perdre» : pari gagnant

Adapter « L'Art de perdre », sommet littéraire de l'année 2017, sacré Goncourt des lycéens, en une pièce de théâtre de moins d'une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d'Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : « Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c'est l'Algérie, d'où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux... — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment.

La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c'est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. Délicat et important.

« L'Art de perdre », au 11. Avignon à 10h30

Le Club de Mediapart

Participez au débat

Vendredi 1^{er} juillet 2022 – écrit par Guillaume Lasserre

Sabrina Kouroughli, le pays de l'absence

Profondément affectée par les attentats de 2015 qui la renvoient à ses cheveux bruns, sa peau mate, au silence de son père, à la honte de son grand-père harki, Naïma interroge ses racines et finira par partir à leur recherche en Algérie. Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d'Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille.



La profondeur de scène est divisée en trois plans qui sont autant de strates temporelles. Chacun d'entre eux est occupé par l'un des protagonistes du récit à venir. Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s'épuisant dans une danse aussi solitaire qu'endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, la « gardienne du temple », est occupée à broder, assise devant la table en formica *vintage* sur laquelle est posée une assiette de makrouds qu'on imagine faits

maison. La cuisine est le lieu dans lequel se réunit la famille, le lieu du dialogue, là où l'on se remémore les souvenirs, où on se raconte les traditions autour d'un repas. À l'arrière-plan, un homme est assis, dos au public, habillé d'un curieux costume retro. S'il reste dans l'ombre, n'intervenant qu'à la fin de la pièce, on devine vite qu'il s'agit d'Ali, le grand-père que Naïma n'a pas assez connu, paysan enrichi, propriétaire d'une oliveraie florissante, celui qui a fui la terre de Kabylie natale et précipité l'arrivée familiale en France, changeant le cours de son histoire et celle des siens. Depuis quelque temps, Naïma a l'alcool triste. A chaque gueule de bois, tout devient impossible. « *Je ne vais pas y arriver* » répète-t-elle face à chacune des actions ordinaires qui lui semblent ces jours de lendemain de cuite insurmontables. Ainsi, se lever, se brosser les cheveux, et même respirer ne paraissent plus aller de soi. Heureusement, l'envie de vivre revient à chaque fois dès le jour suivant. « *C'est probablement parce que les lendemains existent que je bois encore. Il y a les lendemains de cuite – l'abîme. Et les lendemains de lendemain – la joie[1]* » confie-t-elle à l'adresse du public. Ces jours de détresse révèlent une certaine fragilité qui, habituellement latente, s'exprime pleinement dans ces moments particuliers où la fatigue et le dérèglement interne du corps provoqués par l'alcool viennent exacerber les émotions. Une fragilité qu'incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l'incertitude et les hésitations d'une jeune femme en perpétuelle construction. Avec la complicité de Yema, Naïma tente de trouver des réponses à ses questions, fruits d'une histoire familiale qui, si elle se devine dans l'histoire officielle, ne lui a jamais véritablement été racontée. Elle se souvient des silences de son grand-père, du refus de son père de lui apprendre l'arabe. Elle partira seule en Algérie à la recherche de ses origines, dans un voyage qui prend la forme d'une quête de réconciliation avec la mémoire perdue de sa famille. L'humour qui traverse le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos.



« *La liste de mes nouvelles peurs* »

Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toutes les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n'est déjà pas simple d'être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traîtres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s'apparente à une double peine.

Avec « *L'art de perdre* », Alice Zeniter écrit, au-delà de la guerre d'Algérie, un roman sur l'exil dessinant une trame commune aux cheminements migratoires. Ainsi immigrés algériens mais aussi espagnols, vietnamiens ou malgaches retrouvent-ils leur histoire et celle de leur famille, dans un récit qui se veut pourtant géographiquement très éloigné. « *Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée*^[2]. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes » explique Sabrina Kouroughli. À l'été 1962, plusieurs milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, pieds noirs, harkis et juifs d'Afrique du Nord, quittent l'Algérie. L'épisode est inédit par son ampleur. L'histoire des harkis est encore largement méconnue, faite de non-dits et de silences. « *Le drame des harkis n'a pas encore été écrit*^[3] » notait en 2000 l'historien Charles-Robert Ageron, spécialiste de la colonisation française en Algérie. On regroupe sous ce vocable l'ensemble des supplétifs algériens engagés dans l'armée française afin d'assurer le maintien de l'ordre pendant la guerre d'Algérie. Ils ne répondent donc pas à un statut de militaire. C'est au moment de l'indépendance du pays que leur statut change, traîtres ou victimes comme cité plus haut. Durant la guerre d'Algérie, la France a tenté d'engager massivement les populations civiles sur place. La promesse de tous les accueillir avec leur famille sur le territoire métropolitain est révisée après les Accords d'Évian, la France arguant du fait qu'ils sont désormais des citoyens de droit local^[4], futurs Algériens du nouvel état indépendant. Ils ne seront que quarante-deux mille cinq cents à trouver refuge dans l'Hexagone : ceux qui souhaitent s'engager dans l'armée française et ceux qui sont considérés comme les plus en danger. C'est avec ce dernier statut qu'arrivent Ali, Yema et leurs aînés en France. Le couple, posté à l'avant-scène, entame alors le récit d'une traversée migratoire qui a pour point de départ la Kabylie, terre natale, et qui se poursuit sur le bateau sur le pont duquel ils ne quittent pas des yeux Alger qui s'éloigne inexorablement jusqu'à devenir invisible. Curieusement, c'est cette dernière image d'Alger défilant puis disparaissant au loin qui hantera Ali sa vie durant. Lui qui n'avait jamais vu la capitale auparavant en fait son image d'Épinal, son leitmotiv mémoriel. Acheminés au camp de Rivesaltes après leur arrivée à Marseille, ils seront reçus par une assistante sociale qui explique à Yema, enceinte, que ce serait sans doute mieux, par souci d'intégration, de donner au futur enfant un prénom français. Claude est le seul de leurs dix enfants à ne pas porter un nom arabe. Après le camp, Ali, persuadé d'être relogé dans le sud-est dont le climat est comparable à celui de la Kabylie, se retrouve avec femme et enfants à Flers, en Normandie, où on leur a attribué un logement HLM flambant neuf. La suite, Naïma la connaît par bribes. Yema et Ali quittent la scène une fois le récit achevé. On

comprend alors qu'ils n'étaient que des fantômes qui hantent l'histoire, celle intime qui permet à Naïma de mieux se connaître, celle plus large, qui a abandonné des milliers d'hommes et de femmes comme eux et s'est accommodé ou du moins n'a rien fait, lorsque les premiers massacres ont débuté. Comment faire entendre la tragédie de ces sacrifiés de l'Histoire ?



L'adaptation pour la scène du roman d'Alice Zeniter place la relation entre Naïma et sa grand-mère au cœur du spectacle. C'est la plus jeune qui va finalement briser le silence de la première génération, qui avait choisi de se taire. Naïma rappelle à Yema qu'elle s'est mariée à quatorze ans, qu'elle a eu son premier enfant l'année suivante, se considérant chanceuse que ce soit un garçon –Hamid, le père de Naïma – et qu'elle en aura neuf autres dans les années qui suivirent. Longtemps, Naïma a cru son père quand il lui promettait de l'amener, sa sœur et elle, dans le pays d'où il vient.

Mais, inlassablement, chaque été, c'est à Dijon, chez les grands-parents maternels, que les fillettes passaient leurs vacances. Avec la décennie noire, leur père a définitivement renoncé à se rendre au pays. « *J'ai accepté que l'Algérie était trop dangereuse pour moi ! Et je me suis dit que j'irais plus tard, quand je serais prête* » confie Naïma.

De son héritage familial, elle n'a reçu que de maigres fragments : « *Un grand-père harki, un départ brutal, un père élevé dans la peur de l'Algérie. J'aimerais n'avoir peur de rien. Ce n'est pas le cas. J'ai doublement peur* » avoue-t-elle : « *J'ai reçu en héritage les peurs de mon père et j'ai développé les miennes* ». Pour s'endormir, Naïma fait des listes, du moins deux : une des peurs qui lui sont propres et une autre de celles dont elle a hérité comme la peur de commettre des fautes de français, de donner son nom et son prénom surtout aux personnes âgées, ou encore la peur d'être assimilée aux terroristes. Puis elle dresse aussi la liste de ses nouvelles peurs, parmi lesquelles celle que sa grand-mère se fasse agresser parce qu'elle porte le voile, celle de rencontrer la mort à une terrasse de café, celle d'une guerre civile qui éclaterait « *entre eux et nous* », entre les musulmans et les autres, et d'être alors incapable de déterminer son camp. Depuis les attentats, les musulmans n'ont jamais été aussi stigmatisés, sommés de se désolidariser des terroristes, comme si être de confession ou de culture musulmanes en faisait automatiquement des suspects. Le climat en France n'en finit pas de se détériorer, installant huit pour cent de la population française sur le banc des accusés, bouc-émissaires idéaux pour tous les maux qui frappent la société d'aujourd'hui.

« *L'art de perdre* » pose la question de la transmission à travers trois générations. À la présence scénique des grands-parents répond l'absence et le quasi-silence des parents, la deuxième génération, dont la seule manifestation est le court échange entre Naïma et son père lorsqu'elle appelle ses parents et qu'il décroche. Tout, dans la voix, dans l'attitude de la jeune femme laisse transparaître l'anxiété. On comprend vite qu'elle n'a pas l'habitude de les appeler souvent, mais l'appréhension semble redoublée en raison de l'annonce du voyage en Algérie qu'elle a décidé d'entreprendre, voyage que lui avait si souvent promis son père lorsqu'elle était enfant. Peut-être qu'en évitant soigneusement de s'y rendre, le père souhaite préserver le pays rêvé qu'il s'est construit, plutôt que d'être projeté dans celui existant qu'il ne connaît pas. Garder cette absence de l'Algérie, c'est aussi la question que se pose Naïma : « *Je perdrais l'absence de l'Algérie peut-être, une absence autour de laquelle ma famille s'est construite depuis 1962. Il faudrait remplacer un pays perdu par un pays réel. C'est un bouleversement qui me paraît énorme* » avoue-t-elle à Sol, sa colocataire. Naïma réalise que son histoire est « *une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ». Pour Sabrina Kouroughli, cette adaptation théâtrale du roman était essentielle afin de « *comprendre aujourd'hui comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés* ».

[1] Les citations sont extraites de Alice Zeniter, *L'art de perdre (Comment faire ressurgir un paysage du silence ?)*, adaptation pour la scène, version finale 24 juin.

[2] Sabrina Kouroughli dans sa note d'intention

INTERVIEW | « M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable... »

ALICE ZENITER, GONCOURT DES LYCÉENS EN 2017 POUR « L'ART DE PERDRE »

« **L'ART DE PERDRE** », le roman sur le déracinement d'Alice Zeniter, Goncourt des lycéens en 2017, fait l'objet de deux adaptations théâtrales dans le Festival off d'Avignon. Elle-même à la tête d'une compagnie de théâtre, l'autrice s'est laissée convaincre par les deux projets.

« **L'Art de perdre** » est adapté deux fois à Avignon. Avez-vous laissé les compagnies en faire ce qu'elles voulaient ? **ALICE ZENITER.** À peu près. Je leur ai juste dit que c'était important pour moi qu'il y ait la présence des deux autres langues en plus du français, l'arabe et le kabyle, même si c'était ponctuel. Mais c'est tout. J'ai fait mon livre et, si je laisse les droits, je ne vais pas contrôler le spectacle. J'ai moi-même une compagnie de théâtre. Si j'avais eu envie d'en faire un spectacle avec ma vision, je l'aurais fait. Dès lors que je la laisse à d'autres, je les laisse faire ce qu'elles veulent.

Vous n'avez pas eu l'envie de le monter ?

Non. Parce que ça aurait été un travail assez conséquent.



Pour Alice Zeniter, l'adaptation théâtrale d'un roman doit « s'éloigner du livre ».

M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable...

Qu'est-ce qui vous a convaincue de leur accorder les droits d'adapter ?

L'envie de l'artiste de s'en emparer avec des choses à dire et en l'emmenant dans une direction propre. La compagnie Filigrane III y intègre l'histoire des harkis des bassins miniers du Nord où elle est implantée et ramène « **L'Art de perdre** » à la maison. Sabrina Kouroughli, elle, a rapidement voulu axer sur

la transmission entre la grand-mère et la petite-fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l'emmène encore ailleurs en s'appuyant sur son histoire.

Qu'est-ce qu'une bonne adaptation, selon vous ?

Elle s'éloigne du livre, justement. Parce qu'il existe déjà, à trop coller, on s'expose à en faire juste une version orale. C'est un spectacle de théâtre, il faut que quelque chose tienne la scène. C'est notamment pourquoi je n'ai pas voulu lire les textes, je veux les découvrir comme spectacle, voir comment ça fonctionne sur le plateau et pas sur le papier, sinon je risque de faire des comparaisons. Une bonne adaptation s'éloigne suffisamment pour s'épanouir dans son art propre. Et elle marche pour celui qui connaît l'œuvre originale et celui qui ne la connaît pas. Pour celui-là, c'est une œuvre en soi et nul besoin de références. Pour celui qui connaît, il y a un plaisir particulier d'avoir les références, de percevoir des détournements, de se dire : ça, c'est malin !

PROPOS RECUEILLIS PAR S.M.



Crédit photo : Gaëtan Vassart

L'Art de perdre (Comment faire resurgir un pays du silence ?), d'après ***L'Art de perdre*** d'Alice Zeniter (Flammarion), mise en scène et adaptation de **Sabrina Kouroughli**. Collaboration artistique de **Gaëtan Vassart**, dramaturgie de **Marion Stoufflet**, son **Christophe Séchet**. Avec **Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli, Issam Rachyq-Ahrad**.

L'art de perdre, selon l'auteure Alice Zeniter, consciente du parallélisme avec la situation actuelle des migrants, est un roman sur l'exil, au-delà de la Guerre d'Algérie. Un voyage sans fin et dont il est impossible de déterminer l'arrivée, l'exil entraînant dans son sillage les générations suivantes.

Sabrina Kouroughli, comédienne pétillante – adaptatrice du roman, interprète et metteuse en scène de *L'Art de perdre* -, s'est retrouvée dans ce conte en forme de saga historique – même histoire. La narratrice trentenaire, petite-fille de harki, en quête de ses origines, entreprend un voyage en Algérie sur la trace de ses ancêtres, à la recherche d'une réconciliation avec la mémoire familiale.

Soixante ans après l'Indépendance de la Guerre d'Algérie, se fait entendre la tragédie des sacrifiés de l'Histoire, ceux qui quittèrent l'Algérie à l'été 1962, dans un véritable *Art de perdre*. Eloge d'une famille ascendante dont les figures – des fantômes – ont peut-être à peine existé pour la descendante, mais n'en ont pas moins fait preuve d'une belle résistance à « être » indûment.

Se pose la question de la transmission – pays, culture, langue, histoire, silences compris -, les personnages représentant trois générations, des grand-parents aux parents et aux enfants.

Naïma reconstitue le puzzle de sa famille devant sa grand-mère Yema, et son grand-père Ali, quand ses grand-parents et leurs enfants posent le pied sur le sol de France – un récit où elle prend conscience qu'elle affronte « *une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ».

Elle travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc, la renvoyant à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père, et à la honte de son grand-père harki. A travers la relation de Naïma à sa grand-mère, gardienne du temple, elle retrace le parcours des siens, entre humour et anecdotes, retrouvant une paix.

Sur la scène, sa grand-mère épluche les légumes dans la cuisine en Formica de son appartement de Flers, le grand-père se tient muré dans le silence d'une mémoire tue. Puis l'ancêtre s'éveille, revit son départ forcé de Palestro pour le camp de Rivesaltes dans le sud de la France, durant deux ans, avant de s'installer en Normandie avec les siens – difficile est l'intégration du Harki.

L'expérience amère de ces « oubliés » et « dominés » est portée par ce même grand-père, fantôme de trente-sept ans qui surgit dans le réel, et retrace pour Naïma la trajectoire des Zekkar:

« Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrions passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis. 1. Sauver Hamid mon fils aîné. 2. Me sauver moi-même. 3. Te sauver toi, ma femme, et mes autres enfants, Kader et Dalila. 4. Tout le reste. Quand le bateau se met à vibrer, je fixe le paysage dans ma tête. Mais qu'est-ce que c'est, ce paysage ? C'est pas le mien. C'est pas la Kabylie. C'est la ville d'Alger, des immeubles où vivent des gens que je ne connais pas, des rues dont j'ignore les noms. Le bateau recule lentement dans les eaux du port.

Je vois l'image étrange d'une corde, attachée à l'arrière de l'énorme ferry et reliée à la côte, le bateau s'éloigne et tout le pays est entraîné lentement dans la mer : la Cathédrale et la Casbah, la Grande Poste, le Jardin des Plantes, les figuiers, les oliviers. Tout le Sahara grain par grain disparaît dans les vagues, dans la Méditerranée. »

Quitter un pays, des origines, et partir vers l'inconnu : telle est la condition des déracinés du temps qui fuient Syrie, Afghanistan, Erythrée, Ukraine, des migrants en cours, politiques et économiques, échappant au conflit, à la misère, aux persécutions et à la mort, dans le désir d'un avenir meilleur.

La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait.

L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée.

Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi.

Véronique Hotte

Avignon Off, du 10 au 29 juillet 2022 à 10h30, relâches les 12, 19 et 26 juillet au . ***11 Avignon***, 11 boulevard Raspail. Tél : 04 84 51 20 10, www.11avignon.com



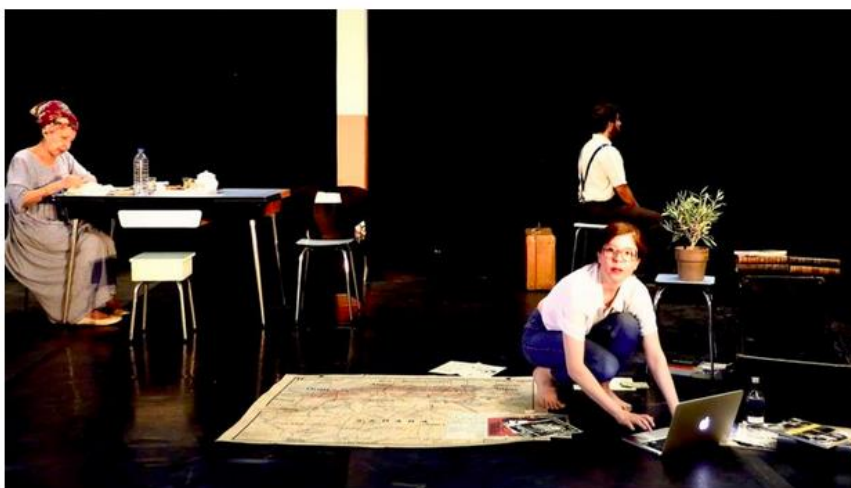
FESTIVAL D'AVIGNON CRITIQUES THÉÂTRE

Pays réel, pays rêvé : Alice Zeniter et les héritiers du silence

L'Art de perdre

Par Célia Sadai

© 11 juillet 2022 Article publié dans I/O n°114



(c) Gaëtan Vassart

« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du soixantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, le 11 programme une adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter, mise en scène par Sabrina Kouroughli. Un regard juste sur notre histoire collective.

En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, partout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silencieuses sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre » paru en 2017, Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne – la réalisatrice Maïwenn, la romancière Faïza Guène ou le rappeur Médine –, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar.

critique / L'Art de perdre ou la recherche de l'Algérie



Photo Gaëtan Vassart

Prix Goncourt des Lycéens 2017, *L'Art de perdre* est adapté par la metteuse en scène et comédienne Sabrina Kouroughli. Un spectacle où se raconte la nécessité de la transmission pour construire son identité.

Lorsque *L'Art de perdre* débute, Yema, la grand-mère, est assise à une table de cuisine où elle brode. Devant elle, des makrouds (pâtisseries maghrébines) et du thé, dont Naïma, sa petite-fille et personnage central du récit, se servira à la fin de la pièce pour symboliser ses avancées dans sa quête d'identité. **D'emblée, cette cuisine – dont la scénographie simple installe immédiatement une atmosphère familiale – apparaît comme un lieu de dialogue, de rencontre entre le passé et le présent, entre une grand-mère et sa petite-fille.** Naïma, quant à elle, est affalée sur une malle, et regarde un film américain, le son monté au maximum. Une musique succède au film et la jeune femme se lève. Après une danse aux accents épileptiques, elle s'engage dans un monologue larmoyant à propos de ses gueules de bois, qui la conduit à lister ses peurs : celles qui lui sont propres, et celles héritées de son père. Un père qui, ayant « *confondu intégration et politique de la terre brûlée* », selon les mots de Naïma, refuse de parler à ses filles de son pays d'origine, l'Algérie, dont la famille a dû s'enfuir en 1962.

L'adaptation du roman d'Alice Zeniter réalisée par Sabrina Kouroughli se concentre sur sa partie familiale, plutôt que sur sa partie historique. De fait, la pièce s'organise principalement autour d'un monologue de Naïma (brillamment interprétée par Sabrina Kouroughli), dont les interrogations identitaires ont vu le jour à la suite des attentats terroristes survenus en Algérie, et d'un ensemble de dialogues introspectifs avec sa grand-mère (incarnée par **Fatima Aibout**). Fidèle au livre, elle nous conduit du douloureux abandon forcé de la Kabylie par la famille de Naïma, à la suite de la signature des accords d'Évian, jusqu'en France où, avec d'autres harkis (ou ceux considérés

comme tels), ces « oubliés » seront parqués pendant des années au camp de Rivesaltes. Ils se retrouveront ensuite logés en périphérie d'un village normand, dans des barres HLM où, petit à petit, ils reconstruiront leur vie. En parallèle, nous suivons les difficultés contemporaines de Naïma à partir pour l'Algérie, ce pays dont elle a « *peur de perdre l'absence* ».

Si, dans la mise en scène de Sabrina Kouroughli, le décor reste identique au fur et à mesure des déménagements forcés, tout comme entre l'Algérie et la France, c'est que, aux yeux de Naïma, l'Algérie, à défaut d'autre transmission, s'incarne dans la table en formica de sa grand-mère couverte de pâtisseries et de thé. Les lumières, en revanche, évoluent selon les personnages endossés par Sabrina Kouroughli : un membre de l'association des anciens combattants pour la France en Algérie, le juge français qui accorde la nationalité aux réfugiés, mais aussi le père de la jeune femme. À l'avant-scène, se trouve également un olivier, référence à la source de fortune du grand-père de Naïma en Kabylie avant leur abrupt départ. Loin d'être un simple élément de décor, cet arbre représente – comme l'explique Sabrina Kouroughli dans sa note d'intention – un symbole de vie, de force, de résilience et d'éternité. Il incarne à sa manière les liens des personnages avec leur histoire, la complexité de leur rapport à celle-ci, comme le nécessaire dépassement des traumatismes. **Autant de questions que cette adaptation théâtrale porte avec sincérité et conviction.**

Hanna Bernard – www.sceneweb.com

L'Art de perdre

Texte Alice Zeniter

Mise en scène Sabrina Kouroughli

Avec Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout, Issam Rachyq-Ahrad

Adaptation Sabrina Kouroughli et Marion Stoufflet

Collaboration artistique Gaëtan Vassart

Son Christophe Séchet

Regard complice Magaly Godenaire

Production Compagnie La Ronde de Nuit

Aide au projet DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication,

Spedidam

Résidences CENTQUATRE (Paris), Théâtre Gérard Philipe – CDN de Saint-Denis, Carreau du Temple (Paris)

Durée : 1h15

Festival Off d'Avignon 2022

11 Avignon

du 10 au 29 juillet, à 10h30 (relâches les 12, 19 et 26)

Sélection Théâtre 11, Festival Off Avignon

Samedi 16 Juillet, 2022 – Laura Plas

Coup De Cœur, Critique, Festival Off Avignon, Les Trois Coups, Provence-Alpes-Côte D'Azur, Théâtre

Les plus ou moins belles infidèles du 11 à Avignon

Pas envie d'attendre la rentrée littéraire ? Vous pouvez découvrir trois adaptations de romans pour la scène. Deux coups de cœur : « Monte Cristo » et « L'Art de perdre », et un coup dans l'eau, avec « Et leurs enfants après eux ».

L'art de perdre... et de sélectionner

Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc précisément par la distance qu'elle ose prendre avec le roman d'Alice Zeniter. En effet, elle choisit de resserrer la proposition (une heure à peine de spectacle) autour de deux femmes : la narratrice et sa grand-mère, si bien interprétée par Sabrina Kouroughli et surtout par Fatima Aibout, doucement radieuse. Cette dernière, présence souvent discrète et affairée, donne corps à ces *yema* (grand-mères) dont le sourire fin s'oppose aux avanies de l'existence. Il suffit que, quittant son un travail d'aiguille, elle se tourne vers nous pour que tout un monde apparaisse dans son sillage.



De l'Algérie aux États-Unis...

Jusqu'au 29/07 pour l'un, au 30/07 pour l'autre, **le 11*Avignon et le Théâtre des Halles présentent respectivement *L'art de perdre* et *Angela Davis***. De l'exil algérien au sortir de la guerre d'indépendance à l'éveil des consciences au cœur des pires crimes raciaux au États-Unis, deux pièces superbes, poignantes. Entre espoir et tragédie, des paroles embuées d'humanité et de dignité.



Deux femmes, un homme... Le grand-père prostré en fond de scène, la grand-mère attablée à éplucher les légumes et au premier plan, la jeunesse qui s'affiche pleine de vie et cependant comme en attente d'une parole, d'une histoire. **Le silence est roi dans *L'art de perdre*, petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines**, elle décide de partir à la quête de ses racines.

Le travail de mémoire est une épreuve de longue haleine. Progressivement, perce la vérité, les langues se délient. « Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrions passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis », raconte alors Ali, l'ancêtre. Son objectif ? Sauver Yema son épouse et les enfants. L'exil, la déchirure lorsqu'il quitte son village de Kabylie, du bateau glissant loin des quais d'Alger il sait que c'est un adieu définitif à sa terre, aux oliviers, au vent du désert ! **Metteure en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de *L'art de perdre***, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. **Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui**, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout.

la terrasse

AVIGNON / 2022 - PROPOS RECUEILLIS / SABRINA KOUROUGHLI

Sabrina Kouroughli porte à la scène L'Art de perdre d'Alice Zeniter



Publié le 26 juin 2022 - N° 301

Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire.

« Lorsque j'ai découvert *L'Art de perdre*, ça a été un coup de cœur. Je me retrouvais dans cette histoire : la grand-mère analphabète, Kabyle parlant à peine le français, était comme la mienne. J'avais envie d'une saga familiale et, au départ, j'ai réuni une dizaine de comédiens pour saisir l'œuvre au niveau historique. Mais j'ai vite compris que ces grands-mères figées dans le temps et murées dans le silence familial offraient la clé pour adapter ce roman au-delà de la grande Histoire, dans le rapport à la transmission. Comment les petits-enfants mettent-ils des mots pour savoir ce qui s'est passé dans leur propre famille et ce qu'ont vécu ceux qui se sont tus, souvent malgré eux, parce qu'ils voulaient s'intégrer, se fondre dans la société et oublier leur histoire, alors que ce silence a pourtant laissé des séquelles ? C'est ce trajet qui m'a interpellée. J'avais envie moi-même de comprendre ce qui s'était passé dans ma famille.

Une histoire sans fin

Nous avons finalement fait le deuil de la troupe pour nous attacher au personnage de Naïma, cette femme d'aujourd'hui, en plein *burn out* au moment des attentats, qui déclenche sa recherche du passé familial pour comprendre d'où vient sa famille. Nous abordons l'œuvre depuis la cuisine de Yema, endroit où les langues se délient. À travers le dialogue entre la grand-mère analphabète et Naïma qui arrive avec son ordinateur, se reconstitue le puzzle de l'histoire. Pendant deux ans, nous avons travaillé avec des jeunes lycéens, comédiens amateurs. Devant la caméra, ils prennent en charge les figures historiques des événements qui agitent l'Algérie de 1954 à 1962. Nous les avons aussi interviewés sur leur rapport à l'exil, leur arrivée en France. À Avignon, nous avons travaillé avec les élèves du lycée Mistral et nous intégrerons les interviews des jeunes Avignonnais au film. Ce roman n'est pas seulement l'histoire des Harkis, il permet de raconter tous les migrants d'aujourd'hui qui partent avec une valise en pensant revenir. Les blessures d'exil se transmettent de génération en génération. C'est une histoire sans fin, et je crois que le théâtre peut en témoigner. »

Propos recueillis par Catherine Robert

la terrasse

THÉÂTRE - GROS PLAN / FESTIVAL

Festival d'Avignon 2022 : nous y serons !



RÉGION / AVIGNON / FESTIVAL

Publié le 23 mai 2022 - N° 300

Chaque été, la ville d'Avignon se métamorphose en ville-monde d'une exceptionnelle vitalité, en scène ouverte où se rassemblent artistes, professionnels et spectateurs, fidèles au rendez-vous. Couvrant le In et une sélection du Off, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* se fait reflet de ce foisonnement et guide éclairant, distribué à Avignon pendant toute la durée du festival. Du 7 au 26 juillet 2022 pour le In, du 7 au 30 juillet 2022 pour le Off.

Bouillonnement artistique

La danse est présente comme chaque année dans la Cour d'honneur avec *Futur Proche* de Jan Martens, qui nous exhorte à changer pour faire face aux défis du futur. Danse encore avec *Lady Magma* d'Oona Doherty, *Le Sacrifice* de Dada Masilo, *All Over Nymphéas* d'Emmanuel Eggermont, ainsi que *Tumulus* de François Chaignaud et Geoffroy Jourdain.

Dans le Off l'an dernier, 818 compagnies ont proposé 1070 spectacles, et cette année le chiffre grimpera sans doute. Afin d'éclairer le choix des festivaliers, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* présentera environ 300 projets, dont quasi l'intégralité de la programmation du In et une sélection de celle du Off. Parmi les créations ou les reprises dans le Off, d'enthousiasmants projets sont à découvrir, par des metteurs en scène au talent fortement reconnu ou pas encore repéré.

Parmi les créations attendues, citons *Andromaque* de Robin Renucci, *Hermann* de François Rancillac, *Au non du père* d'Ahmed Madani, *Unité Modèle* de Guy-Pierre Couleau, *Le Cas Lucia J.* (un feu dans sa tête) d'Eric Lacascade, *L'Art de perdre* de Sabrina Kouroughli, *Janis* de Nora Granovsky, *Fragments* de Bérangère Warluzel et Charles Berling, *Moi, Kadhafi* et *L'Installation de la peur* d'Alain Timar, *Le Jeu du Président* de Gérard Gelas et beaucoup d'autres. A retrouver dans ce numéro quelques entretiens avec des artistes présents à Avignon. A vos agendas !

Agnès Santi

A propos : Festival d'Avignon

du jeudi 7 juillet 2022 au mardi 26 juillet 2022

LE COURRIER DE L'ATLAS

L'actualité du Maghreb en Europe

N° 170, JUILLET-AOÛT 2022, 3,50 €, ÉDITION NATIONALE

“L'ART DE PERDRE” SE RETROUVE AU THÉÂTRE



Avec Sabrina Kouroughli, le roman d'Alice Zeniter poursuit son existence sur les planches. Portée par trois acteurs seulement, la saga racontant l'histoire d'une famille kabyle sur trois générations fait écho à tous les exils et à tous les déchirements. **Par Anaïs Heluin**

Depuis la création avec Gaëtan Vassart de sa compagnie La Ronde de Nuit en 2016, la comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli s'intéresse à la question de l'exil. À travers une trilogie autour des grandes héroïnes de la littérature – ils montent une adaptation d'Anna Karenine de Tolstoï, Mademoiselle Julie de Strindberg et Bérénice de Racine –, ils abordent le sujet sous l'angle de l'aspiration à une autre vie et à l'émancipation.

“La dimension intime se prête admirablement au théâtre.”

Un autre visage de l'exil

Avec la collaboration artistique de son complice, Sabrina Kouroughli s'éloigne aujourd'hui des classiques pour aborder autrement cette grande question qui l'occupe en tant qu'artiste de théâtre. En adaptant le roman *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, qui a obtenu le prix Goncourt des lycéens en 2019, elle aborde un autre visage de l'exil, plus tragique : celui qui a trait à la violence, à la guerre. “Cette pièce est de loin la plus in-

time que j'ai créée jusque-là. Comme Alice Zeniter, je suis d'origine algérienne. Son roman pose des questions qui m'habitent depuis longtemps, et y répond souvent. En particulier celle de la transmission, qui est au cœur de *L'Art de perdre*, dont la narratrice née en France, Naïma, part en quête de son histoire familiale qui ne lui a pas été transmise”, explique Sabrina Kouroughli. Avec ses 600 pages, ses nombreux personnages et sa large étendue temporelle – la quête de Naïma la mène jusqu'à la guerre d'Algérie –, le texte lui impose de prendre un parti pris clair, tranché.

“Au départ, explique-t-elle, j'imaginai travailler avec un très grand nombre d'acteurs, afin d'être la plus fidèle possible au roman, structuré en trois parties : la première racontant l'Algérie du père de Naïma, la deuxième la vie de la famille harbie en France, puis le voyage de Naïma en Algérie. J'ai finalement décidé de me concentrer sur les deux dernières parties, dont la dimension intime se prête admirablement au théâtre.”

Au plus près de la langue

Le confinement influence aussi largement les choix d'adaptation et de mise en scène de Sabrina Kouroughli. “Pendant cette période, j'ai beaucoup travaillé en lycées sur le roman d'Alice Zeniter. J'ai fait jouer aux élèves les différents protagonistes de la première partie : le caïd du village qui tente d'empêcher les habitants d'adhérer au FLN, l'adolescent révolutionnaire Youcef Tadjer, le ‘Loup de Tablat’, lieutenant du FLN dans les montagnes... Ce travail passionnant, que je propose de réaliser avec des scolaires dans chaque ville où je vais jouer, a résolu le problème de la partie historique du roman. Dans mon adaptation, elle n'existe que dans la parole de deux personnages : Naïma et sa grand-mère Yema.”

En situant son *Art de perdre* dans la cuisine de Yema, que celle-ci n'a presque jamais quittée, Sabrina Kouroughli place le spectateur au plus près de la parole de ces deux femmes que la langue, la culture et l'âge séparent, mais que l'amour réunit. Elles sont incarnées par la metteuse en scène elle-même et par la comédienne Fatima Aïbout. Régulièrement visitées par le fantôme d'Ali, grand-père de l'une et mari de l'autre joué par Issam Rachyq-Ahrad, ces deux femmes portent en elles non seulement la douleur de l'exil des Algériens après l'indépendance du pays, mais aussi celle de tous les déracinements. ■

L'ART DE PERDRE, du 10 au 29 juillet au 11 Avignon.
Relâche les 12, 19 et 26 juillet.
04 84 51 20 10.
11avignon.com

Adaptation réussie de « L'art de perdre » au 11

22 juillet 2022



L'art de perdre » ou comment se construire autour d'un pays qu'on n'a jamais connu.

En 2017 paraît « L'art de perdre » d'Alice Zeniter qui obtient le prix Goncourt des lycéens. La narratrice Naïma, 30 ans, petite-fille de harkis part à la recherche de ses origines. Elle va essayer de briser la loi du silence, n'obtenant aucune réponse de sa grand-mère ou de son père sur la « guerre d'Algérie » et la venue en France de sa famille en 1962.

L'art de perdre c'est savoir oublier

La comédienne Sabrina Kourougli choisit de mettre en scène et d'interpréter le personnage de Naïma qui lui ressemble pour poser la question de la transmission, de l'identité. Elle éclaire également les questions de migrations et d'exil.

Sur scène Naïma représente la nouvelle génération, celle qui chante, qui danse, qui étudie et soudain se demande qui elle est, d'où elle vient. Sa grand-mère muette vaque à des travaux de couture, son père ou grand-père attendent dos tourné muni d'une simple valise. Le symbole est fort entre le silence des parents et la boulimie de vivre de la jeunesse née après l'indépendance. Comment se construire autour de l'absence de l'Algérie ? Comment raconter l'immigration de 62, le camp de Rivesaltes puis l'installation en Normandie ?

Une approche sensible de l'exil

Entre tristesse, colère et excitation, l'enquête se met en place et fait bouger les lignes des trois générations. Les 3 acteurs sont formidables de sobriété, de dignité et de sincérité dans leur jeu.

Michèle Périn